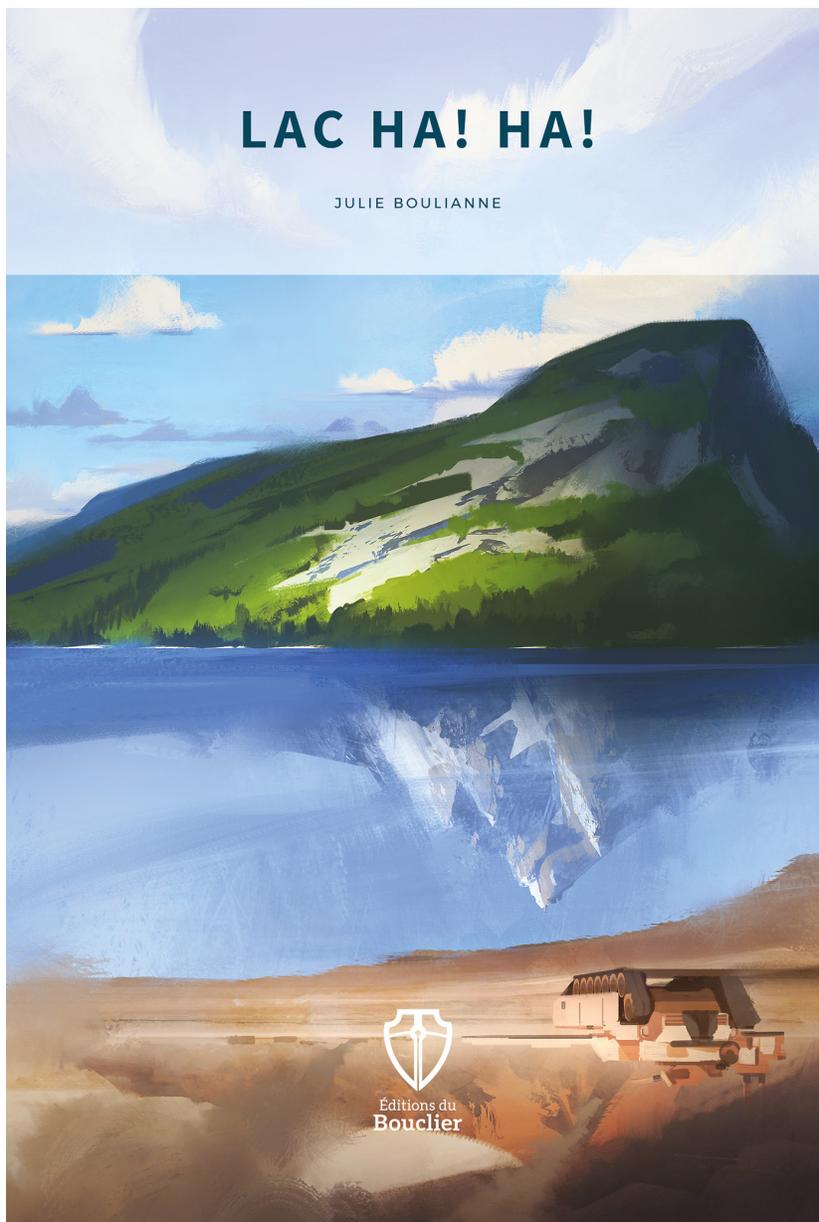


# LAC HA! HA!

JULIE BOULIANNE



Éditions du  
Bouclier

---

COLLECTION  
MIROIR

---



# LAC HA ! HA !

JULIE BOULIANNE



Éditions du  
**Bouclier**

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Lac Ha ! Ha ! / Julie Boulianne.

Noms : Boulianne, Julie, 1971- auteur.

Description : Mention de collection : Miroir ; 1

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20200089692 | Canadiana (livre numérique) 20200089706 | ISBN 9782925006114 (couverture souple) | ISBN 9782925006121 (EPUB)

Classification : LCC PS8603.O93877 L33 2021 | CDD C843/.6— dc23

**Illustration**

Antoine Giampaolo

**Image de collection « Miroir »**

Magalie Chen Laberge

**Couverture et grille graphique**

Alizés Communication

**Grille graphique, mise en pages et adaptation numérique**

[Studio C1C4](#)

**Expert-conseil**

Eric Racine

**Révision linguistique**

Nathalie Boivin

**Distributeur exclusif pour le Canada**

Messageries ADP

[www.messageries-adp.com](http://www.messageries-adp.com)

**Éditions du Bouclier**

CP 8447 Chicoutimi Racine

Chicoutimi (Québec) G7H 5C2

418-376-3043

[www.editionsdubouclier.com](http://www.editionsdubouclier.com)

**Dépôt légal**

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021.

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2021.

Il est interdit de reproduire une partie quelconque de ce livre sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés. © Éditions du Bouclier

*Pour les militaires défendant nos valeurs,  
les amoureux de plein air  
et ceux qui osent...*

## PROLOGUE

---

*Juillet 2007*

*Province de Québec*

Christophe se tenait bien droit dans l'aire des arrivées à l'aéroport Montréal-Trudeau. Il avait revêtu une chemise bleue et un pull assorti qui lui donnaient un air sérieux. Ses tempes blanchissantes trahissaient son âge. Dans sa main, un porte-document contenait l'itinéraire, les confirmations de réservations et aussi les papiers pour le retour. Le vol s'était bien déroulé, même s'il n'avait pas dormi depuis la veille.

Lorsqu'il croisa le regard de sa femme, il se réjouit d'y voir une étincelle d'excitation. Sabine surveillait chacun de ses fils comme s'ils étaient encore des enfants. Le brouhaha autour de la famille poussait ses membres à se tenir serrés l'un près de l'autre ; instinctivement, Sabine prit la main de son mari dans la sienne pour lui signifier sa reconnaissance. Ils étaient enfin au Canada, un voyage de trois semaines pour les réunir avant que ses deux gaillards ne reprennent leurs études en septembre. Christophe observait ses fils, fier que Damien suive ses traces ; celui-ci finirait d'ici quelques mois ses études en finances. Le père le regarda prendre avec assurance son bagage sur le carrousel et tendre à sa mère le sien. Quant à lui, François rata son sac et dut se frayer un chemin dans la foule pour le rattraper sur le tapis roulant un peu plus loin. Le fils cadet était désinvolte et peu enclin aux études supérieures. À dix-neuf ans, il se cherchait encore. Christophe se félicitait de l'avoir persuadé, après de longs pourparlers, de s'inscrire en gestion à l'université de Caen. Il s'interrogeait

cependant sur ses chances d'obtenir son diplôme ; François aurait évidemment du chemin à faire pour suivre les traces de son grand frère et gagner sa place dans l'entreprise. Toutefois, en bon père de famille, il était prêt à l'y pousser, c'était son devoir de veiller à sa réussite.

L'idée d'un voyage au Canada avait germé progressivement. D'une simple fantaisie de jeunesse, ce rêve s'était concrétisé pour Sabine qui souhaitait depuis longtemps parcourir cet autre continent, celui des leçons d'histoire de son enfance, celui de Jacques Cartier, un armateur malouin dont elle avait admiré le courage et la détermination. Elle s'était imaginée comme les Filles du roi quitter Saint-Malo, voir hors les murs de la ville où elle avait grandi et traverser l'océan Atlantique. Cependant, adolescente, elle avait croisé le regard d'un fils d'imprimeur. Leur histoire était tellement romantique et l'odeur de l'encre avait scellé le destin de Sabine au cœur de la Normandie, à l'intérieur des terres. Elle était toujours amoureuse de Christophe qui était depuis maintenant sept ans à la tête de l'imprimerie familiale. Ce voyage tombait à point nommé.

Les préparatifs nécessaires pour visiter ce nouveau pays s'étaient déroulés sur quelques mois. Laisser l'entreprise avait demandé son lot de planification et convaincre le patriarche de reprendre temporairement sa place n'avait pas été facile étant donné que celui-ci réprouvait les changements que Christophe avait effectués en prenant la relève. Mais tout s'était arrangé et l'imprimerie reviendrait pour les vacances aux mains de son prédécesseur : monsieur Moreau père.

Christophe souhaitait partager bien plus que des vacances avec les siens, il concevait ce voyage comme une récompense pour tous les sacrifices qu'il avait dû faire, parfois au détriment de la vie familiale, pour faire fructifier le legs paternel. Il pouvait maintenant se targuer d'avoir réussi à avoir les presses les plus novatrices et les plus performantes du département de

l'Eure. Pour sûr, il trouvait juste d'offrir à son épouse ce cadeau. Du coup, il enseignerait à ses fils que la vie pouvait être belle et productive lorsqu'on travaillait d'arrache-pied pour y arriver.

L'annonce d'un voyage en Amérique avait fait mouche et il en avait résulté de nombreux scénarios. Depuis qu'il baignait dans les chiffres, Damien voulait voir New York, faire l'expérience de vibrer au rythme de Wall Street et se perdre dans ce labyrinthe d'acier et de verre tout en hauteur. Quant à François, il avait émis l'hypothèse de visiter l'Ouest canadien, mais s'était ravisé en voyant la distance. Plus jeune, certains soirs dans l'intimité de sa chambre, il s'était bien vu explorer les forêts de séquoias comme un coureur des bois. Ces histoires sorties de son imaginaire le faisaient sourire aujourd'hui. Il appréhendait les grandes villes américaines et n'aimait pas particulièrement les foules. Il ne se voyait pas se perdre dans la jungle urbaine. Bien sûr, certaines particularités de New York l'intriguaient et il aurait assurément aimé voir le Flatiron Building où Peter Parker travaillait, mais de là à s'y rendre pour faire plaisir à son frère, il y avait de la marge. Surtout que chacune des interventions de François auprès de son aîné menait à une quelconque discorde. Damien pourrait bien visiter les États-Unis après ses études. François souhaitait plutôt parcourir les forêts touffues, celles peuplées de loups gris et de lynx laissant des empreintes dans la neige épaisse, et s'enivrer de l'air pur du Grand Nord. Et il espérait voir des aurores boréales, qu'il n'avait jamais eu la chance d'admirer. Sa mère l'avait refroidi sur ses lubies en l'avisant qu'ils visiteraient le Canada durant l'été. Pourtant, l'imaginaire de François continuait de l'inonder d'images fantasques.

Quelques mois avant le départ, Christophe avait tranché : ils visiteraient la province francophone du Canada, le Québec. C'était finalement la langue

qui avait fait pencher la balance. Aucun des membres de la famille n'avait jamais quitté le continent européen et ce périple serait génial !

\*\*\*

Dès leur arrivée, Montréal les impressionna, une île cosmopolite tellement plus grande que ce à quoi ils s'étaient attendus avec ses gratte-ciel, son métro et son réseau de commerces souterrain développé pour parer à l'hiver. Ils firent une promenade sur le Mont-Royal, demeurèrent une soirée sur l'île Sainte-Hélène et prirent une photo de famille devant cette sphère à la structure métallique qui représentait bien la ville. Damien ne cessa de comparer la métropole à New York, Christophe apprécia le Vieux-Port, Sabine le musée McCord. François, quant à lui, aurait voulu visiter le Biodôme et le Parc olympique, mais l'itinéraire ne le permettait pas.

Après quelques jours, ce fut la ville de Québec qui leur fit mieux comprendre ce que revendiquaient les Québécois : le droit de garder cette langue empreinte de reliefs et d'histoires poétiques. Les habitants parlaient un français quelque peu archaïque et parfois laborieux à comprendre. Ce bastion français avait de toute évidence loupé la Renaissance, l'histoire de ces colons européens commençant alors que cette période se terminait. Puis, le traité de Paris de 1763, mettant fin à la guerre de Sept Ans contre l'Angleterre, les avait laissés orphelins de leur mère patrie. Avec acharnement, les paysans étaient demeurés français et catholiques. Il en résultait maintenant un peuple débrouillard et bien établi, comme l'expliqua Sabine aux siens.

La vieille capitale, comme les locaux la nommaient, était charmante : la Haute-Ville avec le Château Frontenac, les remparts et les plaines

d'Abraham, puis la Basse-Ville avec son quartier historique, le Petit Champlain, qui avait une ambiance festive et colorée grâce à ses artistes de rue. Sans oublier le mignon bassin Louise qui servait de rade, une marina bien plus petite qu'à Saint-Malo et malheureusement balafmée de grands silos de béton qui gênaient la vue. La photo prise depuis l'écluse montrait bien l'étagement architectural de ce fief francophone. C'était ravissant et les gens semblaient tous sympathiques. Sabine ne put s'empêcher de comparer le caractère ouvert et indépendant des habitants à celui, chaleureux et passionné, de la famille normande de son époux.

Toute cette dénivellation avait étourdi Sabine, la journée était collante, personne ne s'était attendu à ce qu'il fasse si chaud. En mère responsable, elle avait prévu des pulls pour chacun, alors qu'elle aurait dû revêtir de la dentelle. Elle s'était persuadée qu'il ferait plus frais qu'à Évreux dans cette région nordique et elle s'était munie d'un assortiment de vêtements choisis pour affronter l'idée qu'elle s'était forgée sur le climat à grand renfort d'images enneigées. Elle se sentit un peu naïve, mais surtout très heureuse, car ce voyage lui donnait l'impression de rajeunir. Depuis plus de vingt ans, elle s'était oubliée au profit de ses rejetons et des presses qui occupaient une place prépondérante dans son couple.

La famille déambula un moment sur cette vaste esplanade de bois, la terrasse Dufferin, qui dominait le cap Diamant, comme dans cette chanson que Sabine avait un jour fredonnée. Tous quatre s'arrêtèrent bientôt à l'ombre d'un kiosque de fanfare au toit vert et blanc et aux piliers de style victorien, dont le nom évocateur était Princesse Louise. Sabine proposa de prendre un rafraîchissement à la crémérie 1884 Plaisir et saveurs pour se désaltérer. Finalement, un différend divisa les troupes. Damien suivit son père dans l'hôtel majestueux à l'allure d'une forteresse française alors que Sabine demeura assise à regarder François qui contemplait la vue qui

s'ouvrait sur le fleuve Saint-Laurent en contrebas. Il y avait certainement l'air climatisé à l'intérieur et oui, bien évidemment, on n'était pas venus dans ce pays pour se prélasser, mais s'imprégner de l'air du temps pouvait faire partie aussi des prérogatives de ce voyage. François s'entendait bien sur ce point avec sa mère, il préférait demeurer à l'extérieur. La brise, même chaude, lui faisait du bien. Curieux, le benjamin se leva pour examiner le funiculaire qui descendait la falaise jusqu'au quartier historique, une cinquantaine de mètres dessous.

— C'est peut-être un hôtel prestigieux, mais on dirait un château de province ! lança alors Christophe qui revenait de sa visite du hall d'entrée.

— Ne joue pas les rabat-joie, rétorqua son épouse en indiquant la place vacante à ses côtés.

Christophe regarda sa femme, toujours aussi svelte et attirante qu'avant. Elle savait bien paraître en public. Avec ses cheveux mi-longs coupés au carré, elle avait un petit air qui lui seyait bien en ce lieu. Le dos droit, les jambes croisées, on aurait pu la prendre pour une actrice des années trente si elle avait porté un chapeau cloche et un double rang de perles au cou.

— Je dois avouer que le Québec me plaît bien. C'est différent, commença Christophe.

— Je suis si contente d'être ici. La vue sur l'Île d'Orléans est très belle depuis ce promontoire... !

L'œil critique, Christophe ne put s'empêcher de regarder François, son cadet ; il semblait flasque à côté de son frère. Le père grommela :

— Tu crois qu'il va rêvasser ainsi toute sa vie ?

— N'aie crainte, un jour, tu pourrais être surpris.

— À le voir cheminer, on dirait qu'il n'a aucune idée de ce qu'il veut.

À quelques mètres de ses parents, François s'appuya sur la balustrade en fonte ouvragée et montra à Damien la force du courant qu'engendrait la

marée et qui empêchait les petites embarcations et les voiliers de progresser. L'enchevêtrement des plaisanciers avec les cargos semblait bien embrouillé, ce que François trouva impressionnant et somme toute plus dangereux que de mettre les voiles vers l'océan. Son grand-père n'aurait pas voulu naviguer dans ce fleuve qui, bien que vaste, était trop achalandé. Entre les deux rives du Saint-Laurent, dévié de sa trajectoire, le traversier combattait l'humeur des eaux de toute la puissance de ses moteurs.

En fin d'après-midi, ils quittèrent un peu à regret la ville de Québec. Les arrêts se succédaient, tantôt pour l'histoire, tantôt par curiosité ou pour s'offrir un panorama inoubliable comme la chute Montmorency et l'Île d'Orléans de Félix Leclerc. En lisant le guide touristique, Sabine nota la présence d'une réplique de la *Pietà* de Michel-Ange et du Cyclorama de Jérusalem à la basilique Sainte-Anne-de-Beaupré, mais personne ne vota en faveur d'une visite.

Cette route particulièrement large offrait une succession de villages épars et de forêts fournies. Dans l'intervalle des montées et des descentes successives, Christophe voyait les zones exemptes d'habitations s'étirer.

Arrivée dans la région de Charlevoix, la famille s'arrêta à Baie-Saint-Paul. Chacun y retrouva le dépaysement souhaité. Le style typique des bâtiments agricoles, les habitations rustiques et le terroir particulier à cette vallée lumineuse les charmèrent. Ce qui ne devait être qu'une étape d'un soir avant de poursuivre vers Tadoussac s'avéra plutôt le début d'un détour pittoresque. Ce soir-là, après avoir déambulé sur une petite rue parsemée de galeries d'art où se succédaient des toiles colorées représentant des scènes bucoliques remplies de moutons, ils rencontrèrent des compatriotes enchantés par leur séjour. Ensemble, ils passèrent la soirée à déguster des bières québécoises sur la terrasse extérieure d'un bistrot.

Ce couple de Français leur suggéra la « route des montagnes » pour bien sentir la grandeur du territoire et profiter de la beauté des paysages escarpés, un itinéraire alternatif incontournable.

Enthousiaste, François posa naïvement la question qui l’habitait depuis longtemps : pouvait-on y rencontrer de vrais ours noirs ? Sa famille rit, mais la réponse lui cloua le bec. La région regorgeait d’ours, de loups, de renards et de caribous, disait-on. Traverser le parc national des Grands-Jardins en voiture pouvait donc se transformer en une belle expérience.

Les mots plurent à Christophe et dès le lendemain, contre toute attente, le père proposa à sa famille de s’y aventurer. Faire le détour par Chicoutimi pour se rendre à Tadoussac leur ferait voir une région un peu plus au nord. Damien, en aîné pragmatique, trouva le détour inutile alors que François s’en réjouissait.

Cependant, après plus d’une heure de route, même si la vue était belle, l’incertitude s’immisça dans la voiture lorsque Sabine avoua qu’elle ne savait plus très bien où l’on se situait sur la carte.

— Il me semble que suivre une carte ne devrait pas être si compliqué ! la réprimanda Christophe.

— J’aimerais bien t’y voir, il n’y a aucun point de repère, riposta sa femme.

— Il n’y a qu’une route à suivre et tu la perds ! Comment est-ce possible ?

— Tu as pris à gauche ou à droite au carrefour ? demanda Damien qui se mêlait maintenant de l’altercation entre ses parents.

— Je n’ai pas vu de sorties depuis vingt minutes, lui attesta son père.

— On approche certainement, dit Sabine pour calmer le jeu.

— Mais de quoi, bon sang ? Tu aurais dû m’informer plus tôt qu’on était perdus ! vociféra Christophe.

— Égarés ! rectifia-t-elle en tapant du doigt sur la carte. Je dis simplement que je ne sais pas où nous sommes exactement sur cette foutue ligne rouge.

La tension monta d'un cran.

— On pourrait arrêter et demander notre route ?

Deux paires d'yeux se tournèrent en même temps vers François qui se sentit rétrécir.

— Et à qui ? Veux-tu bien me le dire ? rouspéta Damien.

— Nous voulions tous vivre une aventure, bien voilà ! Nous sommes servis ! s'exclama le plus jeune.

Il était heureux.

— François ne se trompe pas, admit sa mère. Nous sommes partis de là... Nous allons probablement vers ce village : Boilleau.

— Probablement ! Tu as vu un panneau ?

— Non, je regardais la carte.

Un soupir d'exaspération mit fin à l'échange.

— J'ai l'impression que l'on s'empêtre, tu ne crois pas, papa ? dit Damien.

— J'ai hâte de voir où cela va nous mener, s'enthousiasma François.

Comble de malheur, au sommet d'une montée, un brouillard à couper au couteau arriva subitement.

— Bon ! Là, avouez que ce n'est pas rassurant, ajouta Damien, cinglant.

— Ralentis un peu, Christophe ! supplia Sabine en lui prenant le bras.

La seconde suivante, l'automobile s'arrêta brusquement dans un crissement de pneus. Un élan gigantesque se tenait immobile au milieu de la voie. L'original traversa nerveusement la chaussée en balançant son panache, aussi intimidé que les spectateurs. Il semblait malhabile avec de si grands bois sur une tête tout aussi massive. Lorsqu'il se mit à trotter, ses

sabots glissèrent sur le bitume et ses longues pattes semblèrent s’emmêler. Soudain, il bifurqua. Dans la voiture, chacun examina l’immense bête alors qu’elle pénétrait, fantomatique, entre les minces épinettes enserrées qui ployaient sur son passage.

— Vous avez vu la taille de cet animal ? demanda le père à l’intention de ses fils.

— Moi qui croyais que les cerfs étaient grands ! s’exclama Sabine, émerveillée.

— Voilà ! Trop tard, il est parti ! Tu aurais pu lui demander notre chemin, dit Damien en regardant François de son air le plus arrogant.

— Arrête de ridiculiser ton frère, le gronda Sabine.

Fasciné par cette rencontre, François ne se laissa pas intimider.

— C’est le plus grand des cervidés, il peut atteindre sept cents kilos. Savez-vous que les mâles perdent leurs bois chaque automne ?

Damien n’admettrait jamais qu’il était impressionné par l’animal et par les connaissances de son frère sur la faune, il préféra donc lui rappeler sa déception. Il avait l’impression d’observer à travers des jumelles à l’envers. Tout paraissait de plus en plus loin et petit, même les arbres.

— Si on était allés à New York, on aurait vu l’Amérique ! La vraie.

— Et tu aurais raté ça ! Nous ne sommes pas au jardin zoologique, ici, commenta François, les yeux grand ouverts, en pointant le trou sombre où avait disparu l’animal.

— Observe bien ! Tu vas peut-être voir l’un de tes coureurs des bois !

— Damien, sois poli avec ton frère !

— Il devrait arrêter de rêver alors, poursuivit Damien. Le monde a évolué ! Il n’y a pas une âme qui vive par ici.

Pour éviter la pagaille derrière son siège, Sabine essaya de détendre l’atmosphère.

— Quelqu'un a pris un cliché de cette bête ? questionna-t-elle en regardant par-dessus son épaule.

— Il était tout de même vraiment énorme ! dit François.

Personne ne commenta davantage l'événement.

— On continue sur cette route 381 encore dix kilomètres et si on ne trouve rien de mieux, on fera demi-tour, conclut Christophe qui, pour une fois, se sentait réellement en vacances, ce qui ne lui arrivait que très rarement.

Il fit un clin d'œil amical à sa femme qui le lui rendit en souriant, preuve mutuelle qu'ils ne se gardaient pas rancune de leur querelle à propos de la route. Sabine était heureuse, c'était tout ce qui importait à Christophe. Il eut une pensée pour les quelques voyages qu'ils avaient faits quand les garçons étaient petits. Comme avant, ceux-ci se chamaillaient encore pour des riens.

Bientôt, devant eux, la dévastation attira leur attention. La forêt avait été incendiée sur plusieurs hectares. Les troncs sombres, toujours debout mais sans ramure, prouvaient la rapidité avec laquelle le brasier s'était déplacé. Bien que l'on vît une repousse au sol, à la vue des vallons dénudés couleur charbon, on ne pouvait être qu'impressionné. Christophe compara cette vision aux terrils de la région du Nord-Pas-de-Calais, ces collines nées des déjections des mines.

Vouloir en saisir l'étendue poussa le conducteur à s'aventurer plus en avant. Sabine sentit poindre chez son époux une fibre aventurière qui frisait la témérité, lui qui était d'ordinaire si prévoyant et organisé en toute circonstance. Intérieurement, Christophe culpabilisait de cet éloignement qui devenait irritant à mesure qu'il avançait vers l'inconnu, mais il n'osait pas l'avouer tant qu'il doutait de la bonne voie à prendre. Lorsqu'il aperçut un chalet en bois rond sur une presque île épargnée par les flammes, il se

sentit affreusement hors de sa zone de confort. Le feu de forêt avait vraiment défiguré le paysage sur plusieurs kilomètres.

Une affiche attira son attention, elle annonçait : *Pourvoirie du lac Moreau, Auberge du Ravage, km 55*. Christophe la suivit du regard alors qu'il zigzaguait vers l'inconnu, d'une vallée à l'autre, entouré de montagnes arrondies. Comme un signe, ce lieu du nom de sa famille lui parut un bon présage. Le patronyme d'un aïeul dans une forêt si sombre pourrait possiblement l'éclairer. Encore quelques kilomètres... Il espérait qu'en ce lieu, il pourrait demander conseil. Cependant, le bâtiment attendu n'arriva pas.

Une côte vertigineuse droite comme un I majuscule surprit tous les membres de cette équipée. Ils eurent, pour un instant, l'impression de tomber en chute libre. Le panorama donnait l'impression que la voiture ne pourrait plus s'arrêter durant la descente. Christophe freina par à-coups de peur d'une surchauffe des freins, mais la voiture accélérât sans cesse et ils n'étaient qu'à mi-chemin. Heureusement, un plateau offrit l'occasion de faire une pause, une aire de repos bienfaitrice pour se remettre l'estomac à l'endroit avant de poursuivre la descente. La voiture bien arrêtée, chacun sortit pour se dégourdir les jambes.

François avait déjà monté les quelques marches de bois et incitait les autres à se dépêcher. Le belvédère surplombait une vallée encore plus encaissée où l'on apercevait un lac glaciaire tout en longueur et quelques minuscules bâtiments, les seuls en vue depuis plus d'une demi-heure.

— C'était impressionnant comme descente, dit Damien.

— Tu n'as pas peur qu'on ne puisse pas remonter, si on doit revenir ? demanda Sabine, moqueuse.

— Comme en Suisse ! s'exclama François.

— Oui, mais il aurait été plus prudent d'aménager la route en lacets pour minimiser l'accélération, rétorqua son père.

— Regardez ! Il y a une embarcation sur l'eau, dit François.

— On devrait s'y rendre, suggéra Sabine.

Rapidement, tous prirent place dans la voiture pour emprunter le chemin qui descendait vers ce lac.

Cette fois-ci, Christophe Moreau se rangea du côté de son épouse, il devait demander son chemin. Quelle bêtise ! Son incertitude le poussa donc vers ce qui était annoncé comme un centre de vacances : « Lac Ha ! Ha ! Camping et chalets ». Ce nouvel arrêt permettrait à Christophe d'étudier la carte lui-même et de profiter des conseils avisés des résidents à propos de la prochaine destination des Moreau.

— J'espère qu'il y a un petit marché, souhaita François en sortant de la voiture le premier.

— François ! S'il te plaît ! On est égarés et tu ne penses qu'à manger, le sermonna sa mère qui le suivait de près.

— Oui, mais on a tous faim ! N'est-ce pas, Damien ? lança François à son frère toujours bien assis.

— Tu es vraiment idiot. Incapable de retenue ? réagit ce dernier, maussade.

François, les bras croisés, s'appuya sur la portière en soupirant.

— Ton estomac attendra, confirma sa mère en lui lançant un regard sérieux.

Si on pouvait s'y sustenter, avait-on besoin d'en savoir davantage sur le lieu ? Selon François, les membres de sa famille s'inquiétaient toujours inutilement. L'aventure était là, point final. Son frère semblait figé comme un animal apeuré, alors que lui se sentait fébrile, prêt à explorer plus loin que ce vaste espace de stationnement. Il n'avait aucunement besoin de

savoir où il se situait pour être heureux. Ici, au cœur de la forêt, l'air sentait bon.

En observant l'attitude des autres membres de sa famille, il se sentit cloisonné dans son statut de benjamin. Ses opinions manquaient de valeur. Tout ce qu'il disait était pris à la légère. Putain ! Il avait atteint l'âge de la majorité et on le traitait toujours comme un enfant. Un jour, il partirait. Il ferait ses valises et quitterait cet environnement trop bureaucratique pour lui.

— Un haha ? Ne désigne-t-on pas par là une impasse ? interrogea Damien en regardant l'affiche.

— Il y a peu de chances que ce soit un cul-de-sac. Ce serait idiot d'avoir construit une si longue route pour n'arriver nulle part, lui répondit sa mère pour couper court à son mécontentement.

— Donne-moi la carte, je vais m'informer, dit Christophe. Attendez ici ! Curieux, François arpenta l'aire de stationnement. Il découvrit tout près un étang où s'entassaient des centaines de poissons qu'on voyait évoluer par transparence. Il invita son frère à venir voir.

En mettant ses doigts près de la surface, François déclencha un bouillonnement et se fit mordre par une multitude de petites dents acérées. Il trouva la sensation géniale. Quelques gouttes de sang perlaient au bout de son index, qu'il porta à sa bouche.

— Tu as vu ! On dirait presque des piranhas.

Damien lui conseilla de s'y baigner.

Là-dessus, Christophe revint vers la voiture, exhibant un dépliant au-dessus de sa tête.

— C'est un camping et ils ont une vingtaine de cabanes.

Sabine regarda son mari avec intérêt.

— Il reste de la place, poursuivit celui-ci. Nous pourrions louer pour deux nuits.

— Quelle chance ! J'ai toujours rêvé de vivre cette expérience ! s'exclama Sabine. Et il y a des toilettes ?

— Tout est compris : sanitaire, cuisinette équipée et deux chambres...

Damien regarda François.

— Et quels sont les attraits par ici ? demanda l'aîné.

— C'est au bord du lac. Survivre deux jours en pleine forêt, ça vous tente ?

Christophe laissait rarement sourdre ainsi son côté bon enfant.

Sabine et François explosèrent de joie. Par le fait même, Damien saisit que c'était peine perdue, il ne ferait pas le poids contre cette poussée d'enthousiasme. Il se résigna.

— Et on pourra manger des truites ? demanda François, toujours le doigt dans la bouche.

Sabine regarda son mari, ravie. Il venait d'exaucer une demande qu'elle lui avait faite il y a longtemps. L'air conspirateur de Christophe traduisait bien qu'il était heureux de lui faire plaisir.

— C'est d'accord. Allez ! Je retourne confirmer la réservation.

Le lac Ha ! Ha ! avait toujours été un refuge paisible à l'orée d'un parc national, suffisamment retiré du centre-ville régional le plus proche pour assurer la quiétude des lieux. Halte de passage entre les régions de Charlevoix et du Saguenay à une époque et, à une autre, lieu de drave où un bateau qu'on nommait *Alligator* réunissait les billes de bois qu'on envoyait jusque dans la baie des Ha ! Ha ! par la rivière du même nom. Le barrage et la prise d'eau de l'usine avaient fait monter le niveau du lac et le site s'était transformé en une pourvoirie de pêche à la truite pour les dirigeants de la

Consolidated Bathurst. Puis, depuis près de quarante ans, le lac était devenu un lieu de villégiature prisé grâce à son cachet unique.

\*\*\*

La famille s'installa rapidement. Damien détestait devoir partager sa chambre avec François qui choisit heureusement le lit du haut. En faisant le tour de la cabane, Sabine se pinça, elle ne rêvait pas. La douche était simple, mais propre. Une cuisinière électrique, un réfrigérateur, un grille-pain et un micro-ondes complétaient le logis. Sabine sentit sa poitrine se gonfler de bonheur. Elle aimait Christophe pour sa rigueur au travail, mais aussi pour ces trop rares surprises qu'il réussissait à lui offrir. Il avait saisi la balle au bond. Elle avait si souvent imaginé se perdre dans un chemin forestier distant de tous ses repères et du confort coutumier.

En milieu d'après-midi, ses trois hommes décidèrent d'aller visiter le village de Boilleau. Pour une rare fois, Sabine ne s'opposa pas, préférant rester seule et se laisser griser par la douceur de cette nature. Debout sur le bord du quai longeant la berge près du chalet, elle admirait le lac qui scintillait sous un soleil radieux. Sur trois cent soixante degrés, tout était vierge, rien ne pouvait perturber le plaisir d'être dans ce lieu sauvage. De l'autre côté du lac, faisant office de gendarme, une montagne se démarquait par sa jolie forme ovoïde. Cette protubérance retombait abruptement dans l'eau sur la droite, ouvrant une brèche dans le paysage, un creux de vague qui laissait de chaque côté une suite mouvante de hauteurs arrondies qui s'imposaient par leur prestance. Une marée de bleu et de vert. Sabine soupira d'aise, elle se sentait en harmonie avec ce paysage. Jamais elle n'avait cru possible qu'un jour elle se retrouve accompagnée de sa famille

aussi près de la vie autochtone. Elle s'imprégnait de cet instant béni où tout semblait trop parfait.

Devant ses yeux, deux dériveurs, voiles grand ouvertes, louvoyaient. Ils semblaient se faire la course. À la barre du second voilier, une femme fit habilement tourner d'un mouvement sec son embarcation dans un tintement de cordage et de voilure. Elle passa suffisamment près de la berge pour envoyer la main à Sabine. Le geste sûr, elle fixa l'écoute dans le taquet, puis ajusta le safran pour prendre en chasse son compagnon dans un joyeux ballet, jusqu'au prochain virement de bord.

Que la vie pouvait être douce parfois, se dit Sabine. Au bout d'un moment qui lui parut trop bref, les garçons revinrent en piaillant. Damien était parfois trop rigide, un peu comme son père, se permit-elle de penser. Et François ? Il était souvent si lunatique, un peu comme elle finalement. Il saurait certainement tirer son épingle du jeu, mais il aurait besoin d'une compagne forte afin de lui faire garder le cap.

— Il n'y a pas de bons restaurants à moins de cinquante kilomètres, mais on a tout de même des provisions, annonça Christophe.

— On a visité un petit marché, c'était le bazar... Ici, ils appellent ça « dépanneur », ce nom est bien choisi, fit remarquer François.

— C'était dégueu ! se plaignit Damien. C'est tellement déprimant et reculé comme endroit. Ce n'est certainement pas aujourd'hui qu'on va découvrir la gastronomie !

Il chassa un moustique d'un mouvement ample.

— Damien, tu ne vas quand même pas te plaindre durant deux jours ! le réprimanda Sabine. Tu ferais mieux de voir le bon côté de cet écart. Regarde comme c'est paisible.

— Maman, tu t'y plais peut-être, mais ce n'est pas mon genre !

— C'est un beau hasard qui nous a fait découvrir ce lac, poursuivit son père.

— C'est si charmant, cette ambiance rustique, compléta Sabine.

— C'est vétuste ! Il n'y a même pas de commodes pour ranger les vêtements. Tu savais que je préférais le confort d'un hôtel sur la cinquième avenue et la frénésie de Times Square.

— Damien, tu es de mauvaise foi, ta mère n'a pas tort, reprit Christophe. Vois un peu le bon côté des choses. Ce dépaysement va nous faire le plus grand bien. Revenir à l'essentiel... ça change de l'imprimerie.

— J'adore être ici, dit François, ça sent la liberté. Et tu as vu ? Il n'y a aucune télévision, c'est vraiment chouette.

— *Are you sure ?* trancha Damien de son plus bel accent anglophone. C'est primitif ! La forêt, ça me fout la trouille, poursuivit-il avant de s'enfermer dans le chalet pour lire.

Après le goûter, ils firent tous quatre une promenade pour se familiariser avec ce camping, prenant la mesure du nombre de personnes qui vivaient dans ces bois. Pas moins de soixante terrains de camping étaient répartis le long du lac sur un chemin unique. François fut surpris par de si belles caravanes, de formes variées, avec des extensions latérales pour en accroître la superficie habitable. Pourquoi les gens recherchaient-ils autant le confort s'ils voulaient habiter près de la nature ? C'était pour lui une aberration.

Tout près de leur chalet, la petite plage était achalandée, il faisait chaud et l'eau aux teintes ocre était limpide. Des enfants jouaient sur le sable, d'autres apprenaient à nager. Il n'en fallait pas plus pour que François enfile son maillot. De l'eau à mi-cuisse, il avança lentement jusqu'à se mouiller complètement pour se rafraîchir. Il éclaboussa sa mère assise sur leur quai privé. C'était revigorant, mais personne ne donna suite à son invitation. Son

père faisait la sieste au soleil et son frère lisait un manuel scolaire à l'intérieur. *Quelle perte de temps durant les vacances !* pensa le plus jeune.

Cette fin d'après-midi passait trop vite. Déjà, on commençait à sentir l'odeur des barbecues qui se préparaient, comme si après une journée à se prélasser, tout le monde se remettait à s'animer. La pétanque qu'on jouait sur le chemin irrégulier en poussière de pierre étonna Christophe. Il avait jadis été un bon joueur, mais il ne croyait pas possible de l'être sur un terrain aussi inusité. On entendait les voisins se taquiner, alors qu'une clameur tamisée, un doux murmure s'élevait de cette forêt au son des oiseaux de fin de journée. Chacun festoyait à sa manière.

Pour le dîner, la famille s'offrit une partie de pêche miraculeuse dans l'étang. Les résultats étaient plus probants qu'avec la pêche sur le lac. Le préposé les accompagna de sa bonne humeur, il pesa ensuite le poisson et le para en retirant habilement les têtes et les entrailles avec son couteau.

Vers dix-neuf heures, alors que le poisson grillait à peine, une vibration particulière attira l'attention des Moreau. Un homme faisait voler un hydravion télécommandé au-dessus du lac. Le modèle réduit sifflait dans une chorégraphie aérienne. Quelques enfants le regardaient en scandant les ordres de manœuvre.

— Un *looping* ! Un *looping* !

Concentré sur les commandes, le pilote comblait au mieux les demandes alors que le jeune public lançait des « Ouuu ! » admiratifs.

Après la démonstration, l'appareil se posa délicatement, sans éclaboussures, sur la surface calme du lac. Curieux, Christophe s'approcha, suivi de Damien. La discussion s'amorça facilement et se termina par une invitation pour la famille de Français. Le soleil bas laissait planer des ombres dorées sur les arbres.

— Le feu est chez nous ce soir. Venez au 51, on a des chaises, on vous attend.

Les Québécois, fidèles à leur réputation, étaient réellement conviviaux.

— On y va ? demanda François lorsque son père lui répéta l'offre.

— Ils nous ont invités, je crois que ce serait bien agréable, dit Sabine.

— Allez-y ! Je reste ici, dit Damien, s'isolant lui-même.

— Si nous voulons créer des liens, c'est le moment, lui intima Christophe sans succès.

Après leur repas, les trois Français rejoignirent les campeurs déjà rassemblés au terrain 51. À vingt et une heures trente, la soirée s'annonçait douce et une lueur orangée zébrait encore le ciel.

Pour ces Québécois, le feu de camp semblait être une tradition amicale importante. Leur hôte expliqua aux nouveaux venus que le site changeait chaque soir selon les voisinages. C'était un moment de partage où une multitude de sujets pouvaient être abordés, des potins familiaux aux récits de voyage de chacun, et parfois, les mêmes histoires se répétaient.

François aima l'anecdote de ce voyageur venu d'on ne sait où, qui les avait instruits sur les photons, tandis que le lendemain autour des flammes, tout le monde rigolait de l'histoire de pêche d'Albert qui dépeignait l'homme de science nucléaire comme un novice complètement dépassé par la pose d'un ver sur un hameçon.

Durant la soirée, chacun apprit sur l'autre, s'enrichissant mutuellement d'informations sur leur région d'origine respective. L'un s'épancha sur les prouesses de son chien, tandis qu'une autre mentionna un ajout à sa collection de timbres. Christophe parla surtout de son entreprise, du tirage de nombreux quotidiens et de son dernier achat, une fantastique imprimante numérique à la fine pointe de la technologie.

Un adolescent assis en retrait sous l'auvent s'approcha alors de François, l'invitant à le suivre pendant que les adultes discutaient de leur vie. François hésita, mais le jeune Québécois ne lui laissa pas tout à fait le choix et sans manière, l'entraîna sur le chemin. D'une oreille, il entendit quelqu'un rassurer sa mère. Elle n'avait rien à craindre.

— Tu t'appelles François ? Moi, c'est Étienne.

— Oui ! Enchanté.

— Les parents sont tellement plates ! Viens, suis-moi, je vais te montrer quelque chose.

François se laissa guider sur le chemin de gravillons. Ils semblèrent se diriger d'abord vers l'accueil. La plupart des campeurs étaient réunis autour de feux devant leur installation, certains discutaient bruyamment, d'autres chantaient en s'accompagnant à la guitare. D'autres encore étaient plus contemplatifs.

— Tout le monde veille dehors ici ?

— Mouais.

— Où allons-nous ?

— Tu vas voir, c'est *hot* !

— Tu as une lampe torche ? lui demanda François, un peu soucieux.

— On n'en aura pas besoin.

Ils bifurquèrent à gauche sur un terrain vacant pour arriver près d'une langue de sable, devant une presqu'île. Ils traversèrent la plage pour pénétrer sous le couvert des conifères, un tunnel de quelques mètres sans aucune lumière. Sur les talons d'Étienne, François trouvait l'atmosphère effrayante. Il ne s'était jamais aventuré dans une si grande forêt à la nuit tombée. Comme s'il avait entendu ses pensées, son guide le rassura.

— Ici, on ne craint rien, tes yeux vont s'habituer. C'est une toute petite île.

Au bout d'une minute, le sentier déboucha de l'autre côté de la forêt sur un rivage sablonneux qui ne faisait pas plus de six mètres carrés. L'air était à présent plus frais que durant la journée. Le lac empruntait différentes teintes d'un bleu obscur. François se sentit enveloppé par les ténèbres, il eut pour un instant l'impression d'avoir de la difficulté à respirer. L'escapade prenait une tournure un peu mystique. Puis, soudain, il aperçut la voûte céleste : des milliards d'étoiles. Plus qu'il n'en avait jamais vu. C'était incroyable. Elles apparaissaient plus nombreuses que sur un cherche-étoiles. Mais ici, il n'était pas nécessaire de chercher... On aurait pu nommer l'objet un trouve-étoile, pensa-t-il.

— C'est la Voie lactée, spécifia Étienne.

— Je sais. Mais en vrai, c'est fascinant.

Un bonheur particulier irradiait en lui. Comment une nuit si noire et un espace naturel aussi vaste pouvaient-ils lui paraître si réconfortants ? Ses yeux maintenant dilatés commençaient à détailler les contours des collines qui s'éclairèrent graduellement d'une froide lueur argentée.

— On dirait un volcan, chuchota François en pointant la montagne la plus éloignée, là où se rejoignaient les deux rives.

Étienne lui sourit, fier de l'effet qu'il avait réussi à produire. Côte à côte, ils demeurèrent assis sur la grève. François était toujours fasciné par le silence et surtout par cette impression d'immensité.

— C'est vraiment beau. Près de chez moi, il n'y a pas ce type de collines.

— Pas de montagnes ! T'habites où en France ?

— À Évreux.

— Où ça ? s'étonna Étienne qui ne connaissait pas cette ville.

— C'est en Normandie. Et toi, tu habites près d'ici ?

— À quelques kilomètres en descendant, à Boilleau. Je passe mes étés au camping depuis que j'ai sept ans.

— Je vois, nous nous y sommes rendus aujourd'hui. C'est vraiment petit.

Tout à coup, tous les sens en alerte, le jeune Français entendit un son particulier.

— Quel est ce bruit ?

Étienne tendit le doigt vers une portion plus sombre de la rive opposée du lac.

— Ça vient de l'autre bord.

Un « *grunch, grunch, grunch* » leur parvenait de plus en plus distinctement.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le grugeage d'un castor.

— ... Qu'est-ce que tu dis ?

— Un castor. Il gruge un arbre.

— Le rongement d'un castor ! Vraiment ?

— Demain, si tu veux, je te montrerai sa hutte. Si on est chanceux, on en verra peut-être un. À moins qu'il y ait des ours, continua-t-il d'un air sérieux et grave pour l'effrayer.

François le regarda, assez satisfait. Étienne sortit une canette de sa poche et la lui tendit.

— Tiens, tu veux une bière ? Directement de la réserve de Fort Knox.

Il apparaissait qu'Étienne l'avait subtilisée. François l'accepta, complice.

— Ton père ne s'en apercevra pas ?

— C'est pas ben grave... je m'en crisse.

François perçut une pointe d'arrogance dans cette réplique qu'il ne saisissait pas très bien. Étienne lui parut alors plus vieux et plus dégourdi qu'il ne l'avait cru. Il semblait jouir d'une indépendance que lui-même pensait ne jamais avoir face à son père, ce qui le fit réfléchir sur la vie trop conformiste qui l'attendait à son retour en Normandie.

Ils ouvrirent leur canette et prirent une gorgée.

— À la tienne ! ajouta François.

Ils observèrent un moment la nuit en silence.

— Regarde !

Étienne lui indiquait le creux entre les deux montagnes.

— Si on partait d'ici, on pourrait marcher par là jusqu'au pôle Nord sans rencontrer personne.

— C'est difficile à imaginer. Le territoire canadien est vraiment grand.

— Mouais, mais ça sert pas à grand-chose, il y a même pas de route, dit Étienne.

Les deux jeunes continuèrent à siroter leur bière en silence. Ce soir, Étienne enviait cette famille de Français. Depuis que ses parents lui avaient annoncé qu'ils se séparaient, il sentait la colère gronder en lui, malgré les gants blancs et les tournures de phrases préventives du genre « Toi, on t'aimera toujours comme avant, mon chou. » On essayait de lui faire avaler un non-sens avec des pincettes et ça l'enrageait. Il venait d'avoir dix-huit ans et se sentait mûr pour entamer sa propre vie. Comme il l'entendait.

— Tu as des frères et sœurs ? l'interrompit le jeune Français.

— Non, mais j'aurais bien aimé avoir un frère.

— Tu rêves ! Mon frère Damien est vraiment lourd. Il se prend constamment pour mon père. J'ai l'impression d'avoir toujours un œil qui m'épie. Quand ce n'est pas un, c'est l'autre.

— Quand même. Faire un si grand voyage en famille, ça doit être l'*fun*.

— C'est vrai qu'être ici est assez extra.

— Moi, j'irai probablement jamais en France. Mes parents viennent de divorcer.

— C'est assez commun en Amérique, non ?

— Pas tant, dit Étienne d'un ton neutre. Je suis venu ramasser la roulotte avec p'pa. Ils vont la vendre !

Son visage s'était durci. Intérieurement, il vivait un épisode déchirant. Il passa discrètement ses doigts sur ses yeux pour éviter que François s'aperçoive qu'il était anéanti. La tête entre les genoux, il attrapa une roche qu'il fit passer un moment d'une main à l'autre.

— Mes parents aussi se chicanent parfois, tenta François.

Il était conscient qu'il n'était pas d'un grand réconfort, mais ne trouvait rien d'autre à dire. Il savait que ses parents s'aimaient, leur couple était solide et n'envisageait pas la séparation, malgré quelques querelles. Cette idée le troubla. Il ne pouvait se projeter dans un monde où il devrait subir le démantèlement de sa famille, même s'il n'approuvait pas toujours les choix de ses parents.

— Mes parents veulent que je devienne comptable..., poursuivit François pour changer de sujet.

— Et ?

— Je hais les chiffres au plus haut point.

Il aurait souhaité que ses opinions aient plus de poids et qu'on le considère comme un adulte.

— Personne ne devrait choisir ce qu'on veut faire à notre place, protesta Étienne en portant la canette à sa bouche.

— Et toi, qu'envisages-tu pour la rentrée de septembre ? s'informa François.

— J'ai déjà fait un an au cégep pour devenir infirmier. Mais là, franchement, je le sais plus trop. Je pense qu'à l'automne, je vais rentrer dans l'armée. Et toi ?

— Je dois rentrer à la fac.

— Dans l'armée, je pourrai peut-être voyager, dit Étienne comme s'il venait d'avoir une révélation.

— Tu vis au paradis et tu penses devenir militaire ? Moi, si j'étais toi, j'y penserais à deux fois...

— J'ai pas envie de déménager... et surtout pas de choisir un bord ou l'autre.

— Entre ton père et ta mère ?

— La vie, c'est poche. Le mieux pour moi, c'est de partir.

— Poche ? Tu veux dire ennuyeux.

— Je veux dire poche ! Poche, c'est poche... comme...

Étienne chercha ses mots.

— Décevant alors ?

— Si tu veux. Comme le fond d'une poche remplie de graines pis de mousses.

Étienne n'entrevoit que cette issue. Il quitterait le foyer familial, ses études en soins infirmiers et il s'enrôlerait. Il pourrait ainsi voir du pays, apprendre l'anglais et, qui sait, il aimerait peut-être ça, jouer à la guerre. Pourquoi pas ? En ce moment, ses parents passaient leur temps à diviser leurs avoirs, c'était pathétique. La roulotte serait bientôt vendue. C'en était fini du bon temps... de l'enfance et des étés au camping. Étienne cala le reste de sa bière...

Il espéra que sa meilleure amie arriverait avant que le Français ne reparte pour la lui présenter. Depuis onze ans, Étienne et elle passaient leurs étés ensemble et se connaissaient par cœur. Maude aurait trouvé cette soirée

vraiment trippante et ils ne se seraient pas couchés avant l'aurore pour profiter de chaque instant. Demain, il pourrait probablement convaincre son paternel de rester jusqu'à ce qu'elle arrive. En regardant François, cet étranger qui profitait d'un voyage en famille pour découvrir un autre univers, il se sentit plus que décidé à demander quelque chose de très important à Maude avant de quitter le lac. En pensant à elle, Étienne eut l'impression que son jean rapetissait. Il lança alors le caillou le plus loin possible dans le lac, comme s'il venait de sceller une promesse.

PLOC !

Étienne se leva d'un bond, retira ses espadrilles, enleva son pantalon et son t-shirt. Il s'élança vers le lac. Après quelques enjambées, il plongea et disparut sous la surface.

Étonné, François demeura assis. Il observait l'eau noire. Il n'y voyait plus rien, le son des éclaboussures s'atténua, l'eau redevint lisse. Il angoissait en scrutant attentivement l'onde à quelques mètres de la rive. Comme il enlevait ses baskets, un geyser explosa, arrosant la surface. Étienne était content de la surprise qu'il pouvait lire sur le visage de François.

— Tu m'as foutu la trouille.

— Allez, viens ! Si t'es un homme...

Le sol était sableux, mais se déroba rapidement sous les pieds. Ne voulant pas demeurer en reste, malgré ses craintes, François plongea à son tour. Les deux jeunes hommes continuèrent à bavarder en faisant du surplace.

— Tant qu'à partir bientôt...

— ...il est bien d'y aller à fond.

— J'aurais préféré finir l'été ici, avoua Étienne.

— Moi, je n'oublierai jamais ce à quoi ressemble ton lac.

Les deux comparses sortirent de l'eau et se séchèrent avec leur chandail.

Après la soirée, de retour au chalet, François s'assit à l'intérieur de la véranda sur une chaise de plastique blanc. Son père éteignit les lumières, puis ouvrit la porte pour lui dire de rentrer. Une simple moustiquaire séparait son plus jeune fils de la noirceur totale. Sans réverbération, il voyait maintenant mieux dehors.

— Il est tard ! Tu ne viens pas te coucher ? lui demanda son père.

— J'ai peur de ne pas réussir à m'imprégner de tous les détails. Je veux savourer encore un peu le moment.

— Est-ce que je peux m'asseoir près de toi ?

Étonné, François lui fit un petit signe positif. Silencieusement, ils regardèrent l'obscurité.

— Plus jeune, mes parents nous ont emmenés près d'un lac en Suisse, j'en garde un bon souvenir.

— Pépère et toi... ? Vous étiez proches ?

— Pas toujours. Mais il m'a quand même fait confiance pour diriger sa compagnie.

Tout tournait toujours autour de l'imprimerie.

— Vous vous disputez tout de même souvent.

— C'est peut-être normal entre un père et son fils.

François ne croyait pas trop ce qu'il entendait. Son père et lui ne s'accordaient sur rien. Surtout pas sur la voie qu'il souhaitait prendre à l'automne. Il avait fait des compromis pour rentrer dans le moule. « Chaque fonte de caractère avait sa place dans les anciennes imprimeries... Toi aussi, tu devras trouver la tienne », lui avait dit très sérieusement son père. Il se sentait contraint d'accepter d'étudier la gestion pour travailler dans l'entreprise familiale, alors qu'il rêvait d'études touchant le milieu naturel. Son père prétextait que c'étaient des illusions puériles, des lubies. François

avait donc mis de côté ses ambitions puisque le plein air était tout au plus un loisir intéressant. Tirillé par cette vision, il s'exprima ouvertement :

— Papa ! J'aimerais vraiment vivre ici un jour.

— Tu n'as pas remarqué comme c'est loin de la maison ? dit Christophe en riant.

Il croyait entendre son épouse. Il y avait de cela longtemps, elle aussi avait eu envie de s'expatrier. Il ne s'en faisait pas. Ça lui passerait après l'université.

Un hululement brisa le silence qui s'était installé.

— Tu as entendu ? demanda Christophe.

François en eut des frissons dans le cou.

— Crois-tu que ce sont des loups ? demanda-t-il.

Ne voulant pas effrayer son fils, l'autre ne réagit pas, mais il pensa à l'histoire de la bête du Gévaudan que lui avait racontée son grand-père maternel.

Ensemble, ils scrutèrent la vaste surface noire qui s'étendait devant eux. Cependant, ils ne purent identifier d'où provenait ce son lugubre qui les laissait perplexes. Les clapotis se firent de plus en plus proches, sans que personne puisse distinguer la forme de cet animal nocturne. Dans cette relative proximité, bien qu'éphémère, un œil extérieur aurait vu l'appréhension d'un père pour l'avenir de son fils qui ne cessait de grandir, alors qu'un fils envisageait pour la première fois que ses rêves étaient possibles.

Sur le lac, un couple de huards se répondaient en de longs cris plaintifs et envoûtants.

## CHAPITRE 1

---

*14 avril 2017*

*Dix ans plus tard*

Étienne ne pensait pas qu'Anne était sérieuse. OK, il avait ses torts et ils étaient habitués à frôler les catastrophes. Mais là, elle exagérait. Le dos appuyé sur le comptoir de la cuisine, elle le sommait de quitter leur maison, celle qu'ils avaient choisie ensemble. Il aurait dû être en congé pour trois jours, mais il était rentré au travail pour un remplacement ce matin, puis s'était empressé de revenir. Elle l'avait texté, elle devait lui parler. En plein vendredi, il s'attendait à un accueil plus chaleureux.

— Mais c'est Pâques dans deux jours ! dit-il.

— Les jours fériés t'intéressent maintenant ? se vexa-t-elle, la voix une octave plus haute qu'à la normale. De toute façon, pour ce que ça change...

Il était vrai qu'il s'était absenté durant quelques congés depuis qu'il était dans l'armée.

— Tu pars ! C'est tout !

Son ton sec et tranché était sans équivoque.

— Et je vais où ?

— T'as juste à accepter le poste à Bagotville. Moi, je reste à Québec.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Justement, tu n'as rien fait !

— Ben voyons donc ! C'est quoi, *encore*, cette histoire-là ?

Étienne insista sur le « encore » pour lui signifier qu'elle revenait sans cesse aux mêmes accusations.

— Arrête de me mettre ça sur le dos. Ce n'est pas *mon* histoire, c'est *notre* histoire et fais-toi s'en pas, il n'y en aura plus des *encore*. C'est fini. Un point, c'est tout.

Étienne ne comprenait pas qu'elle veuille tracer un trait indélébile sur ce qu'ils avaient bâti.

— Mais comment peux-tu dire ça ? On s'est toujours réconciliés.

— Cette fois, j'en ai assez. Tu ne penses jamais à moi et à ce dont j'ai...

— Je t'avais acheté un chocolat pour Pâques, l'interrompit Étienne.

— Bravo ! Je te félicite !

Elle l'applaudit, ce qui le choqua davantage.

— Tu vois ? C'est ce que j'essaie de te faire comprendre depuis des années. En plus, tu... tu manques d'envergure ! cracha-t-elle.

— J'ai choisi celui que tu préfères, le noir sans sucre, dit-il, l'air décontenancé.

— C'est ce que je dis... T'es comme un enfant.

Elle aurait certainement espéré un bijou ou quelque chose avec davantage de valeur.

— Bon sang ! T'es difficile à suivre. Tu l'aimais avant mon petit côté rigolo.

— Tu vises toujours trop bas. T'as même jamais voulu devenir adjudant.

Voilà, elle l'avait dit.

— Anne, je te l'ai dit mille fois que c'est justement pour rester avec toi que j'suis pas allé à Borden.

Étienne avait regretté pendant plusieurs mois de ne pas avoir fait le cours intensif d'un an à la base de Borden en Ontario. Se qualifier pour être promu adjudant était extrêmement difficile et se méritait. Il fit le tour de l'îlot.

— C'est ça, c'est encore de ma faute si t'as pas d'ambitions. J'ai l'impression de te faire la charité en restant là avec toi.

Étienne ravala.

— Écoute... Anne, on ne reviendra pas là-dessus. Voyons, c'est pas sérieux là, t'es en train de me dire que tu m'aimes pu ? Tu peux même pas vivre sans moi ! essaya-t-il sur un ton de moins en moins assuré.

— Étienne Simard, là t'as trop parlé. Tu vas voir si je ne peux pas vivre sans toi ! À partir d'aujourd'hui, je vais arrêter d'espérer que tu t'intéresses vraiment à moi.

— J'ai toujours été là quand tu voulais...

— Justement, il faut toujours que ce soit moi qui t'invite partout où je vais. Tu ne prends aucune initiative.

— Anne, je...

Il était incapable de lui dire qu'il n'en pouvait plus d'être exhibé comme un trophée dans ces interminables soupers et sorties mondaines toutes les fins de semaine. Il poursuivit sur un ton plus doux :

— Anne, nous sommes ensemble depuis six ans, tu sais que... je n'aime pas les foules.

— C'est ça, toujours cette histoire qui revient. Pis ça fait sept ans qu'on habite ensemble, tu ne retiens même pas la date de notre anniversaire.

— Tu ne peux pas me reprocher d'avoir des troubles de mémoire.

— Alors, toi, tu ne peux pas me reprocher mes sorties. Je ne suis pas arrivée où je suis en restant dans ma cuisine. Mon travail et mes amis sont importants ! Je dois avoir une vie sociale bien en vue pour me faire connaître. Alors que toi, tu ne te soucies jamais de rien.

— Tu pourrais aussi vendre des maisons à Bagotville !

— Je ne suis pas partie d'un trou pour tomber dans un autre.

— C'est assez méchant ce que tu viens de dire, lui souligna-t-il en se contrôlant pour rester poli.

Elle s'en rendit compte, mais ses yeux brillaient de satisfaction de l'avoir blessé. Elle en rajouta :

— Tu ne viendras pas dire que ton village est bien prospère, y reste même pas dix maisons sur la 381 et l'église est démolie. Comment penses-tu qu'on peut devenir riche dans un village fantôme ?

Étienne remarqua que son langage huppé reprenait son accent régional quand elle était fâchée, ce qui lui fit craindre qu'elle fût sérieuse. Il tenta une nouvelle approche.

— On ne serait pas obligés d'emménager à Boilleau, on pourrait demeurer dans un condo au centre-ville de Chicoutimi... Pis tu pourras te mettre du mascara pour aller chercher du lait au dépanneur le matin si tu veux.

— J'haïs ça quand tu ris de moi d'même !

— Tu joues les princesses, Anne Richard !

Il était maintenant aussi fâché qu'elle.

— N'oublie pas qu'on s'est connus en région et que ton village n'est pas mieux que le mien.

— Oui, mais moi, j'ai évolué ! Je ne retournerai jamais là-bas, c'est tellement... Comment peux-tu t'imaginer...

Elle se mit à sangloter.

— Ma décision est prise, j'en ai marre de ton garage, de ton auto, de ton armée. Je ne supporte plus de passer en deuxième.

— Voyons, chérie, je me suis toujours soucié de ton bien-être.

— Si tu m'aimais assez, tu te serais rendu compte que je suis malheureuse.

— Ça sort d'où ça ?

La voyant détourner les yeux, il comprit qu'elle disait n'importe quoi.

— Étienne, c'est le temps que tu t'aperçois que la terre ne tourne pas juste autour de toi.

Depuis le début de leur relation, c'était pourtant elle qui avait tout choisi... Sauf peut-être son char qui lui procurait des moments d'intimité avec son coffre d'outils. Anne souhaitait demeurer à Québec dans une construction neuve... sans animaux, sans poussière et sans enfants. Et il avait tout accepté.

— Ce n'est plus tellement important, finit-elle par lui lancer à brûle-pourpoint, lassée de la discussion. De toute façon, tu ne m'écoutes pas.

— Et qu'est-ce que tu veux que je fasse astheure ?

— Ben... à partir d'aujourd'hui, tu pourras prendre soin de ta petite personne.

Il ne pouvait plus rien ajouter sans qu'elle se mette à verser des larmes en torrent, ce qui pouvait dégénérer en conflit majeur qui éterniserait l'issue fatale de la discussion. À ce petit jeu, elle gagnait toujours. Il la regarda, le visage imperturbable, bien qu'à l'intérieur son cœur s'effritât.

— Étienne, arrête de me faire sentir coupable avec tes yeux de chien battu. Toi et moi, c'est fini !

— T'es vraiment sérieuse, là ?

— Plus que jamais.

— Anne ! J'avais prévu qu'on passe une fin de semaine ensemble. Juste toi et moi pour une fois. Avec petit déjeuner au lit. Tu sais, comme avant ? Mais là, t'as tout gâché !

— Vraiment ? Alors, tu gagnes un point, ironisa-t-elle. Mais c'est trop tard. T'inquiète pas, je vais passer la fin de semaine chez Brigitte, je dois me remettre de mes émotions... J'espère qu'à mon retour, tu auras réfléchi à ton avenir.

Il demeura les bras ballants, interdit. Même si elle avait peu d'arguments, elle avait peut-être raison, pensa-t-il. Pour preuve, il était maintenant un militaire incapable de défendre ses positions.

— ... et on fait quoi pour Pâques ? essaya-t-il, incrédule.

— T'as juste à t'amuser un peu. Appelle donc cette fille de l'équipe. Peut-être qu'elle te consolera à son tour...

— T'es vraiment chiante. Ça fait deux ans que tu ramènes cette histoire et tu sais très bien qu'on se voyait que pour le travail. Elle n'est même plus dans l'armée, elle a laissé tomber.

— T'aurais peut-être dû faire pareil..., siffla Anne entre ses dents.

— Pourquoi t'as encore besoin de me faire sentir *cheap* ? Calvaire. C'est ma *job* ! Tu le savais avant qu'on soit ensemble que j'étais un infirmier militaire !

— De toute façon, maintenant, ça m'est égal.

Elle se radoucit, consciente qu'elle lui faisait mal. Il n'y aurait jamais de bons moments pour lui dire tout ça. Elle n'avait pas d'autres stratégies qu'un direct en pleine figure pour plaquer un amoureux déchu. Ce n'était pas la première fois. Elle l'avait aimé, elle l'avait trouvé courageux et organisé, mais toutes ses qualités lui tombaient sur les nerfs maintenant. À quoi bon résister !

— Étienne, je te souhaite d'être heureux. Tu trouveras... c'est sûr, tu es tellement mignon.

Elle se retourna vivement, sa jupe n'oscilla même pas. Seuls ses talons martelèrent le sol de la cuisine. En bon soldat, Étienne ne broncha pas devant les ordres de son supérieur, mais il se sentit aussi minable qu'un chien galeux. Pourquoi n'avait-il pas un sens de la répartie aussi aiguisé que le sien ?

— Anne ? finit-il par articuler faiblement.

*Comment peux-tu être si méchante ? Je te déteste !* Ses pensées restèrent figées dans son crâne.

Cette fois-ci, Étienne n'apprécia même pas le spectacle de son profil moulé dans son tailleur parfaitement décolleté d'agente immobilière. Elle réapparut presque immédiatement avec sa petite valise à roulettes qui sautillait bruyamment à chaque carreau de porcelaine. Ce bruit l'irrita. Il constata que son bagage était déjà fait, son geste avait été prémédité.

À quelques enjambées de la porte, Anne s'arrêta, le toisa et soupira en reprenant sa course la tête haute. Elle ne reviendrait pas vers lui.

— Bonne fin de semaine ! lui lança-t-il.

« Adieu ! » sembla dire la porte qui se referma.

Il entendit le RAV4 s'éloigner. Allait-elle retrouver David, son ex ? Probablement. Étienne savait bien qu'elle le revoyait de temps à autre. Pour la garder, il avait fermé les yeux sur l'hypothèse de son infidélité. Il se dirigea vers le garage où sa voiture était garée. Il sortit quelques outils, en rangea d'autres et se laissa choir sur la dalle de ciment poli. Le dos appuyé contre l'établi, les jambes étendues, il se passa les mains dans les cheveux compulsivement. Il venait de se faire plaquer... Se sentant complètement seul, il demeura prostré un long moment à sangloter en silence. Quelle était cette menace ? Pourquoi le rejetait-elle maintenant ? Qu'est-ce qu'il n'avait pas fait et qu'est-ce qu'il allait faire dorénavant ? Nombre de questions restèrent sans réponse. Anne l'avait quitté. Pour de bon.

Dieu qu'il était con des fois. Pourquoi n'avait-il pas couru vers elle pour la rattraper ? L'évidence lui tordait les tripes ; sur ce navire, il n'était pas le capitaine. Il se perçut comme une épave prisonnière de ses filets. La tension avait fait craquer les mailles, il devrait s'échouer sur un autre rivage. Anne était déjà ailleurs, ils avaient vécu sur deux îles différentes.

Quelques mois auparavant, il lui avait faussement promis de quitter l'armée, ses frères, son bataillon. « Ne manque-t-il pas d'infirmiers dans tous les hôpitaux de la province ? » Anne l'avait poussé à réfléchir sérieusement. Il avait alors pensé laisser tomber cette carrière pour chercher un nouvel emploi comme civil. Cependant, il avait procrastiné. Au fond de lui, il n'avait nullement l'intention de quitter les rangs. S'il l'avait fait, ça aurait été uniquement pour la satisfaire. Elle tolérait mal les horaires atypiques, les déplacements, le branle-bas de combat, alors que lui en avait fait sa sécurité.

Deux semaines plus tard, ses boîtes étaient faites. Anne et lui ne s'étaient croisés que rarement dans la maison, elle était sortie drastiquement de sa vie. Son ex — il détestait ce terme — dormait toujours ailleurs, s'assurant de l'éviter... Il avait modifié ses projets, la vie s'était chargée de son futur. Il avait saisi l'occasion de changer d'affectation et de passer d'un bataillon terrestre à une importante escadre aérienne.

Il avait obtenu le poste qu'il avait secrètement convoité à Bagotville. À *l'avant-garde de la liberté* était leur devise, c'était un drôle de présage. Il avait eu droit à un souper d'au revoir plus cordial avec ses collègues que l'adieu faussement mélancolique de celle qui lui brisait le cœur.

Sa vie se résumait à quelques boîtes qu'il avait méticuleusement rangées dans sa voiture, comme dans un jeu de Tetris. Avant qu'il ne parte, Anne avait déposé sur le siège avant, côté passager, un baluchon de vêtements sales qu'elle avait triés dans la malle à linge. Elle ne souhaitait pas qu'il lui reste une possibilité de revenir. Ainsi, elle avait tiré un trait égoïstement sur leurs années de vie commune.

Il quittait leur maison qu'elle vendrait facilement sans gêne ni remords pour emménager chez David. Elle avait tout de même eu la délicatesse de le

rassurer : elle ne ferait pas d'histoires et leurs affaires ici, financières sous-entendait-elle, seraient réglées rapidement. Ainsi, il pourrait se refaire une vie au Saguenay.

Alors qu'il empruntait la bretelle de l'autoroute qui menait vers le parc des Laurentides, il ne lui restait que quelques regrets. Aurait-il pu faire plus d'efforts pour elle ? Anne était belle et savait ce qu'elle voulait... Pour lui, il y avait quelque chose de rassurant à déléguer. Il n'avait pas su être le reflet de son ambition, son tour était passé. Depuis le temps qu'il sentait que quelque chose clochait, il aurait dû la quitter sans attendre de se faire jeter comme une chaise de patio à trois pattes.

Pourtant, il l'avait réellement aimée. Et elle, elle s'était intéressée à lui dès leur première rencontre alors qu'il venait d'être promu caporal. Peiné, il constata que sa vie était une suite d'événements banals et désagréables. Anne avait vu juste, il aimait mieux s'occuper de son auto que d'une princesse au tempérament de yo-yo. Il peaufinait cette Audi depuis plus d'un an. Évidemment, pensa-t-il, il avait abusé du garage pour s'évader, pour rêver à autre chose. Cependant, depuis sa rupture, les cauchemars étaient revenus. Il se sentait emmuré vivant. Il avait rejeté une foule de sentiments. D'abord la peine, puis le désarroi. C'était naturel pour lui d'ériger des barrières. En temps de guerre, il ne pouvait se permettre d'afficher ses émotions.

Il monta davantage le son sur son iPhone. La musique à tue-tête enterrait maintenant le ronronnement parfaitement ajusté du moteur. C'était le chaos le plus ressourçant qu'il pouvait créer. Le tumulte lui fournissait une enveloppe protectrice sans souffrance où il se sentait en sécurité, le « *boum boum* » battant la mesure au rythme d'une relation désarticulée. *RESET*. Quelqu'un avait appuyé sur le bouton à sa place, il devait recommencer sa vie.

Il ragea intérieurement durant les deux heures et quart de route jusqu'à sa région natale. *Calvaire que la vie est compliquée !*